

Xavier Timbeau

Sciences Po, OFCE

Quelles sont les causes de la récession en Europe dans les années 1980 ? Cette question est au cœur du travail de Fitoussi et Phelps tout au long d'une collaboration qui a débutée dans les années 1980 et qui trouve un point culminant avec la publication de l'ouvrage « *The Slump in Europe : Reconstructing Open Economy Theory* ». Leur collaboration et leur amitié ont continué au-delà de cet ouvrage, mais sans aucun doute, les éléments présentés dans ce livre sont une étape importante pour l'un et l'autre dans ce travail commun.

L'article paru dans les *Brookings Papers*, en 1986, est un aperçu de l'ouvrage alors en construction qui paraîtra deux années plus tard. Il en contient les principaux éléments, que nous allons rappeler dans un premier point. Il renseigne sur la méthode des deux auteurs que nous discuterons dans un second point, et, enfin, ils nous lèguent une grille d'analyse que nous pouvons continuer d'utiliser, démontrant l'acuité de leur démarche. Ce serait de la flagornerie – bien qu'un peu tardive – de qualifier leur analyse de visionnaire. Mais, à la lecture de leur article, on ne peut s'empêcher de se demander ce qu'ils auraient écrit de la situation actuelle.

Le taux d'intérêt réel : le cœur de leur contribution

L'analyse de Fitoussi et Phelps s'inscrit dans un moment particulier. Nous sommes au milieu des années 1980 et le chômage en Europe continue d'augmenter alors qu'il reflue aux États-Unis.

La lutte contre l'inflation initiée par Paul Volker à la fin des années 1970 a provoqué une récession aux États-Unis comme en Europe. Le durcissement de la politique monétaire a été brutal et il n'est pas encore terminé. En décembre 1980, les taux d'intérêts directeurs aux États-Unis (FED funds, source FRED) ont atteint plus de 22 %. Au moment où l'article est publié, la décrue est amorcée, mais le *FED funds*

effective rate est autour de 10 %. Il faudra attendre le début des années 1990 pour voir des taux durablement inférieurs à 5 %. En France, la hausse a été presque synchrone et presque aussi forte, le taux directeur de la Banque de France atteint 16 % en 1980 au maximum, avant de refluer avec un long palier autour de 10 % dans le reste des années 1980 et un niveau de l'ordre de 5 % au début des années 2000. Sur le plan budgétaire, Ronald Reagan a initié une période d'expansion budgétaire alors que l'Europe reste prudente.

La montée du chômage, jusqu'à 1982, n'a rien d'étonnant. Pas plus que celle du chômage européen (ou comme les auteurs le calculent, celui des 6 principaux pays). Mais le premier tableau de l'article de Fitoussi et Phelps indique bien ce qui préoccupe les auteurs : à partir de 1984 le chômage en Europe est supérieur à celui des États-Unis. Il est assez remarquable que les auteurs aient à ce moment précis de l'histoire parfaitement anticipé ce qui allait marquer l'analyse macroéconomique pendant presque 40 ans. Pourquoi après une longue période de bonne performance relative de son système économique et social, l'Europe se trouve-t-elle engluée dans le chômage de masse au point qu'encore aujourd'hui, au moins dans certains pays dont la France, on parle du plein emploi comme d'une promesse toujours renouvelée et jamais atteinte.

L'analyse standard explique cette persistance du chômage par la rigidité du marché du travail. Cette explication aura un certain succès dans les milieux économiques et politiques en Europe et a justifié un grand mouvement de flexibilisation des marchés du travail qui a été appliqué consciencieusement dans de nombreux pays européens. Cette voie a généralement conduit à échanger du chômage contre des inégalités, cachant un problème pour le faire réapparaître autrement. Fitoussi et Phelps ne se satisfaisaient pas de cette explication et de cette proposition, renvoyant la vulgate néoclassique à son tour de bonne-tête. Quant à croire que la flexibilisation produira des effets sur la croissance de long terme, il y a un pas qu'ils ne franchissent pas tant l'hypothèse est hasardeuse.

L'analyse keynésienne met en avant les politiques monétaire et budgétaire comme expliquant le cycle. Là encore les auteurs ne veulent pas s'en tenir là. La politique monétaire devrait, du moins en suivant Mundell Fleming, plutôt favoriser l'Europe relativement aux États-Unis. L'appréciation du dollar traduit en effet un resserrement plus fort qu'en Europe et confirme les évolutions des taux directeurs.

Toutes autres choses prises en compte, le chômage devrait baisser en Europe, la demande étant tirée par les exportations vers une Amérique moins compétitive. La politique budgétaire présente une difficulté d'analyse, bien qu'il ait fallu attendre les débats des années 2000 pour s'en faire une vision très claire. Lorsqu'on la mesure par l'évolution du déficit, elle est brouillée par l'endogénéité des recettes fiscales et de certaines dépenses. On peut calculer un déficit corrigé du cycle, mais il faut pour cela connaître la croissance potentielle. Là encore, la justesse de l'analyse de Phelps et Fitoussi impressionne. Leur conclusion est qu'il n'y a pas grand-chose à tirer de ce côté-là et surtout que cet argument ne devrait pas subsister bien longtemps.

Les prémisses des récessions structurelles sont là et leur intuition est qu'il faut chercher plus loin. Phelps est sans doute convaincu depuis longtemps que les rigidités nominales ne sont pas une explication bien convaincante : dès 1968, sa théorie du chômage naturel l'indique.

Si ce n'est par les rigidités, il est nécessaire d'introduire la raison qui écarte durablement l'économie de l'idéal walrasien. L'idée est que le taux d'intérêt naturel ou le taux de chômage naturel doivent être endogénéisés. Le mécanisme fondamental est bien celui d'une conséquence négative de la politique américaine sur l'Europe. Mais il ne transite pas par le commerce extérieur (un effet qui devrait être positif) ni par un effet direct de la politique monétaire (qui devrait être plus faible que l'effet taux de change). Il découle d'un effet taux d'intérêt réel qui a, associé à la rigidité du salaire réel en Europe, une conséquence négative sur la croissance de moyen terme. La politique menée aux États-Unis induit une hausse du taux réel, mais dans un contexte où il peut être absorbé assez facilement du fait d'institutions adaptées. La politique budgétaire expansive engagée alors compense en partie les effets récessifs aux États-Unis et les engage sur une trajectoire de croissance potentielle plus forte. Bien que cela ne soit pas aussi simplement dit (à raison), cette hausse de taux réels en Europe conduit à ralentir l'activité et augmenter les marges. La hausse du chômage est alors la seule possibilité dans cet équilibre et marquera le destin de l'économie européenne.

La méthode de Fitoussi et Phelps

Comme le note Jeffrey Sachs, dans un texte de commentaires et discussion publié à la suite de l'article, on peut intégrer dans un modèle Mundell Flemming beaucoup des arguments de Fitoussi et Phelps. L'art difficile auquel se livrent les deux auteurs est de donner un poids particulier à leur explication et de la faire passer devant les autres. C'est là la méthode de Fitoussi et Phelps qui vaut la peine d'être notée. Elle transparaît dans leur papier ainsi que dans les travaux qu'ils ont réalisés, que ce soit ensemble ou avec d'autres co-auteurs. Cette méthode repose sur deux oppositions complémentaires.

La première est dans la lignée de Kant. Il n'y a pas de théorie sans données – ce ne serait que bavardage –, il n'y a pas de données sans théorie – ce n'est que du bruit. Leur approche est empreinte de cette exigence. Leur théorie n'est pas générale. Elle est inscrite dans une histoire particulière, elle vise l'éclaircissement d'une époque, elle cherche à aider à comprendre pour pouvoir agir. On retrouve de nombreuses fois dans le texte l'illustration de l'imbrication de l'abstraction et de l'observation. Comme le regrette J. Sachs, cela ne va jamais assez loin. Mais c'est un effort qu'ils continueront sans relâche, trouvant dans le déroulé de l'histoire économique des années 1980 et 1990 autant d'indices qu'ils sont sur la bonne voie.

La seconde est le balancement entre l'originalité et le dialogue. Leur but n'est pas de redire ce qui a été dit, ni d'ailleurs de le contredire. Tant que le problème n'est pas résolu, il est impératif de chercher des explications plus convaincantes, nouvelles, articulées de façon différente. Essayer, oser, accumuler, recombinaison sans relâche, mais surtout sans répéter ce qui a déjà été dit, sans tomber dans le conventionnel. Il existe de nombreux esprits habités par cette obsession de l'originalité. Mais chez Fitoussi et Phelps cette originalité se plie à une discipline particulièrement contraignante : ils doivent dialoguer avec ceux qui pensent autre chose. Cette publication dans les *Brookings* est importante pour cette raison : c'est un espace de dialogue et d'affrontement intellectuel. La théorie et sa capacité à expliquer les données ne sont pas la seule dialectique. La confrontation aux pairs en anime une autre.

Cette dialectique du dialogue entre originaux n'est pas construite que par un échange. Elle est possible par l'utilisation d'un langage commun, celui de la science économique souvent qualifiée de « *mainstream* ». En se pliant à ce mode d'exposé, les auteurs peuvent paraître accepter les codes et les limites d'une pensée qu'ils veulent dépasser.

Mais c'est par cette discipline qu'ils sont plus convaincants. Cela fait la force de leurs analyses et surtout leur actualité.

Ce qu'on peut en déduire aujourd'hui

Dans la persistance du chômage, il y a du vrai dans l'explication néoclassique. Un salaire plus flexible, un marché du travail moins protégé, un marché des biens plus concurrentiel doivent produire une baisse du chômage. Ces politiques auront d'autres conséquences, comme la hausse des inégalités et donc, bien que ce soient des leviers de baisse du chômage, ils ne sont pas satisfaisants, en tout cas utilisés seuls, sans en compenser les effets.

Il y a également du vrai dans l'explication keynésienne traditionnelle. Des politiques monétaire et budgétaire restrictives ont un impact sur l'activité. Lorsqu'elles sont durablement et constamment restrictives, le chômage peut être persistant, tout comme l'activité réduite durablement.

Mais au-delà de ces analyses, il peut y avoir une explication au chômage persistant ou à des récessions longues. Les échecs de marché sont nombreux et l'optimum de premier rang, celui de la théorie néoclassique, n'est qu'une illusion qu'on ne peut pas atteindre. Dès lors, les optima de second rang sont la norme et rien n'indique que les recettes néoclassiques fonctionnent (on peut baisser le chômage sans effet sur les inégalités) ni que les relances de l'activité y suffisent. En 2023, ces réflexions rejoignent celle de bien des auteurs sur la contribution de la montée des taux de marge, symptôme d'un pouvoir de marché nouveau et donc d'une défaillance de la concurrence non régulée, à un ralentissement de la croissance potentielle et à la montée des inégalités.

Commentaire de l'article

Jean-Paul Fitoussi and Edmund Phelps, 1986,
« Causes of the 1980s Slump in Europe »
Brookings Papers on Economic Activity, 2

